

La Crue

Des mêmes autrices

Catherine Diamant

Trêve de rêve, éditions Anne Carrière, 2001 (prix du Premier roman du festival littéraire de Cuneo, Italie).

Catherine DIAMENT
et Clémence THIOLY

La Crue

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

ISBN : 979-10-329-3776-1

Dépôt légal : 2026, avril

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes
et de données est interdite conformément à l'article 4(3)
de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions de L'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À toutes les femmes d'hier et d'aujourd'hui
dont les combats invisibles et le courage
éclairent le monde.*

1

Paris, 31 décembre 1909, des trombes d'eau s'abattent sur la capitale, la Seine traverse la ville sous un ciel d'encre. Les derniers passants se pressent pour rentrer chez eux avant le réveillon. Emmitouflés dans leurs manteaux, ils avancent prudemment sur les pavés glissants. Leurs silhouettes se reflètent sur les trottoirs vernis par la pluie, comme si le ciel et la terre se rencontraient. Certains s'abritent sous des porches ou des auvents, leurs vêtements détrempés, leur feutre dégoulinant. Les boutiques ferment les unes après les autres et baissent leurs lourds rideaux de fer dans un crissement métallique. Depuis le mois de novembre, il n'a cessé de pleuvoir sur Paris. L'humidité s'infiltre partout. Et la ville, peu à peu, semble s'alourdir sous cette eau constante.

Au 8, rue Saint-Paul, l'hiver s'arrête au seuil d'un monde où rien ne semble vaciller. Dans l'appartement bourgeois des Ribojad, les dorures scintillent sous la lueur des lustres et les verres tintent dans un ballet maîtrisé. Les voix feutrées des invités de marque se fondent dans un murmure mondain. Ils s'amusent des dernières minutes de 1909 qui s'évanouissent. Le petit personnel, discret et précis, s'affaire depuis l'aurore. Sous l'œil exigeant de Françoise Ribojad, la maîtresse de maison, qui orchestre cette soirée comme une partition de musique, ou plutôt une démonstration de pouvoir. Grande et mince avec cette raideur qui impose le respect, Françoise est une épouse enviée, qui déploie tout son art dans le rayonnement social de son mari, Hubert Ribojad, président de la Chambre des députés. Pour elle, le statut social est tout. Il se cultive, se transmet et permet de créer de nouvelles alliances, en mariant par exemple sa ravissante fille avec un bon parti.

Celle-ci, à peine vingt-deux ans, ne l'entend pas de cette oreille. Ce soir encore, la jeune Madeleine Ribojad est étincelante dans sa robe vert émeraude, dont le satin et les bijoux assortis accrochent

la lumière. Elle déambule parmi les invités sous le regard admiratif des hommes comme des femmes. Ses longs cheveux bruns, relevés en un chignon souple, découvrent une nuque fine et un port naturellement altier. La fille n'a rien hérité de la mère, ni la couleur des yeux, ni la forme du visage, ni cette raideur maîtrisée qui tient les autres à distance. Sous la douceur du regard vert d'eau de Madeleine se cache une force insoupçonnée, une détermination à toute épreuve. Elle ne le sait pas, mais sa beauté singulière trouble. Et son éclat renverse tous ceux qui la croisent – son père le premier, fou de sa fille. Entre eux, le lien est évident. C'est vers lui que Madeleine tourne ses yeux tendres, admiratifs. Il lui répond toujours d'un sourire affectueux. Françoise, sans se l'avouer, envie leur complicité. Car, pour quiconque connaît l'histoire de la famille, Hubert Ribojad n'a jamais été amoureux de son épouse. Terrassé par un chagrin d'amour dans sa jeunesse, c'est Françoise, sa confidente et amie fidèle de l'époque, qui l'a consolé et convaincu qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Alors, Hubert s'est marié. Sans passion, mais avec loyauté. Et quand son enfant est née, elle a illuminé sa vie. La jeune femme, intrépide et idéaliste, veut étudier et devenir météorologue. *Quelle absurdité*, pense Françoise. Pour elle, le rôle d'une femme est de servir son mari, de tenir sa maison et d'assurer sa lignée. Pas de courir après des nuages ou des vents.

Les convives quittent la salle à manger pour la salle de réception avec cette légèreté joyeuse que le vin allume. Chacun prépare ses vœux pour l'année à venir. Quand Madeleine arrive, beaucoup tournent la tête dans sa direction, espérant être remarqués. Quelques jeunes fringants à moustache s'avancent pour tenter leur chance mais Madeleine ne voit personne. Elle a l'esprit ailleurs. Gracieuse et polie, elle circule d'un groupe à l'autre, saluant les amis de la famille. Elle sait que les hôtes sont de marque et que sa mère s'enorgueillit un peu plus chaque année de voir sa table compter parmi les meilleures adresses de Paris. La jeune fille connaît les rôles et joue le sien : elle sourit, écoute, mais déjà s'éloigne, attirée par le temps qu'il fait dehors. Madeleine regarde toute cette eau tomber. Ce clapotement régulier l'inquiète. Elle semble s'évader un instant quand, derrière elle, la voix d'Achille, son oncle, lui parvient.

Il déroule ses derniers succès, des terrains achetés en banlieue pour une bouchée de pain. Des maisons de rien, des mesures sans âge, bonnes à raser. Achille, le frère de sa mère, est le portrait de leur père, Jacques Maréchal, fondateur de l'entreprise familiale qui a bâti sa fortune dans l'immobilier à Gennevilliers, avant d'étendre ses chantiers à la petite couronne, puis à Paris même. Un homme sans états d'âme, qui a su tirer profit de l'urbanisation des alentours de la capitale. Un homme qui s'est toujours enrichi sans questionner les conséquences. Son fils agit de même. Madeleine, qui n'a jamais eu beaucoup de sympathie pour cet oncle, s'agace d'entendre son ton satisfait, cette jubilation presque obscène face à une réussite bâtie sur la dépossession des autres. Il ne le dit pas mais son auditoire le sait. Et personne ne s'en émeut. Il y a toujours de l'expropriation derrière leurs manœuvres d'acquisition. Les maires, eux aussi, sont complices. Sous prétexte d'offrir à leurs administrés des logements plus décents, ils savent très bien que ceux qu'ils font partir ne reviendront pas. C'est une question d'argent. Et le monde tourne ainsi.

Une furieuse envie de le faire taire la saisit. Elle se retourne vers les cols empesés, la révolte dans le regard. Mais avant qu'elle ait le temps d'ouvrir la bouche, Achille la remarque et lui lance :

— Alors, ma nièce ? Vous avez de ces couleurs... Est-ce le vin ou nos ennuyeux bavardages qui vous échauffent ?

Achille sourit, content de sa plaisanterie. Un rire léger éclate parmi les gilets satinés. Madeleine sent les regards sur elle. La repartie attendue ne vient pas. Que répondre ? Une pirouette ou mettre les pieds dans le plat ? Soudain, la voix de sa mère prend toute la place.

— Madeleine, une femme bien née n'interfère pas dans les affaires d'hommes...

Elle le connaît par cœur, ce discours qu'elle lui rabâche depuis des mois : « Bientôt, tu seras mariée. Et tu continueras de profiter du confort d'être au-dessus de la mêlée. Depuis toujours, tu vis dans la soie et le taffetas. Tout cela, tu le dois à l'accomplissement de ton grand-père, dont la fortune et les relations ont ouvert toutes les portes à ton père, qui est devenu président de la Chambre des députés – et peut-être, un jour, président de la

République. Ne l'oublie pas et ne nous déçois pas. » Achille l'observe un instant, amusé par son mutisme.

– Ah, les jeunes filles d'aujourd'hui... si pleines d'idées, si économes de paroles.

Madeleine ne dit rien mais son cœur se serre. Elle s'éloigne, en quête d'un visage amical. Sa mère la suit de loin. Rien ne doit lui échapper. Elle a trop attendu, trop préparé. Le regard de Françoise balaie la salle, les robes de soirée, les queues-de-pie, les politesses en boucle. Puis elle le voit. Henri de Rothschild, debout près du piano, en conversation avec le ministre des Travaux publics. Un grand nom, une belle carrière, un bon parti et surtout un avenir. Il figure en haut de la liste de Françoise. Elle l'avait placé face à Madeleine pendant le dîner, il n'a pas ignoré sa beauté. Elle a surpris ses regards, plus d'une fois, reste à provoquer le rapprochement et sceller l'alliance. Mais voilà qu'Agathe de Montpensier se glisse dans leur conversation. Sourire appuyé, gestes trop souples. La séduction est flagrante, un froncement imperceptible durcit la mâchoire de Françoise. Il ne faudrait pas que le poisson change de mare, surtout pour une famille qui a gardé le titre sans la fortune. Il faut réagir. Françoise a perdu Madeleine des yeux, elle scrute la pièce, comme un aigle en alerte – puis l'aperçoit enfin. Elle traverse le salon sans dévier, le pas assuré, le visage parfaitement lisse. Quelques mots soufflés ici, un sourire forcé, mais naturel. L'enjeu est trop grand pour laisser place à l'improvisation.

Madeleine s'amuse de la déclaration d'Armand Dubois, dramaturge en vogue et poète emphatique, dont l'humour et l'autodérision rendent sa quarantaine bedonnante presque séduisante. Le champagne ayant eu raison de sa retenue, il achève son ode galante avec espoir, même s'il sait très bien qu'il n'a aucune chance. Les politiques aiment s'entourer d'artistes mais ne leur donnent jamais leur fille. L'approche de Françoise, regard d'acier en prime, suffit à dissiper ses illusions. Armand s'incline et la félicite pour la soirée exquise. Françoise lui sourit puis l'abandonne d'un geste poli, récupérant l'objet de ses soupirs.

– Viens par là, dit-elle en prenant sa fille par le bras.

À voix basse :

– Tu devrais aller parler à Henri. Il ne t’a pas quittée des yeux pendant le dîner.

Madeleine hausse à peine les épaules.

– Je ne lui manque pas tant que ça, il discute avec Agathe.

Françoise se tend, mais garde contenance.

– Ces soirées sont aussi pour toi, ma chérie. Tu pourrais rencontrer de jeunes gens de bonne famille.

– Pour me marier ?

La mère s’apprête à répliquer, mais un tintement de cristal l’interrompt. Au centre du salon, Hubert Ribojad tape doucement son verre avec un couteau en argent. Les conversations s’arrêtent, les regards convergent. Sa prestance d’homme politique suffit à imposer le silence. Il parcourt la salle des yeux, esquisse un sourire, puis d’une voix grave et posée :

– Mesdames, messieurs, chers amis, votre attention. Je sais que la table était admirable et le vin tout autant... mais dans quelques minutes, 1909 s’évanouira. Alors, permettez-moi de vous souhaiter un avenir à la hauteur de nos ambitions.

Applaudissements, compliments, rires complices.

Hubert est un orateur né. Au-delà de sa position à l’Assemblée, il est recherché pour sa justesse et ses conseils. Il incarne la figure bourgeoise d’une modernité mesurée qui rassure et fédère : le progrès sans rupture, loin des conservateurs radicaux. Françoise l’observe, le menton légèrement relevé, fière de ce qu’elle a contribué à bâtir. Rien de ce qu’il est devenu n’aurait existé sans elle. Et déjà, elle projette la suite, le ministère de l’Intérieur, puis la présidence de la République. Il en a la carrière. Elle s’emploie à le lui rappeler, comme à ceux qu’il faut convaincre. Elle le sait, dans cette salle, c’est aussi elle qu’on applaudit. Sa réussite. Et une réussite n’est complète que si elle se voit. C’est bien ce qu’elle entend transmettre à sa fille. Mais Madeleine s’est encore dérobée.

Soudain, les conversations s’atténuent, chacun consulte sa montre. Le décompte va bientôt commencer. Françoise rejoint Hubert et tandis qu’elle le prend par le bras, son œil cherche sa fille parmi les invités. Un instant de soulagement, le mouvement de la soirée joue en sa faveur, Henri de Rothschild s’est éloigné d’Agathe, lui aussi a repéré Madeleine. Il navigue entre les petits

groupes, puis la rejoint, juste à temps pour profiter du décompte. Cinq... quatre... trois... Henri est tout près, un sourire aux lèvres, le regard franc. Il penche légèrement la tête vers Madeleine, comme s'il cherchait à réduire la distance, à rendre le moment plus intime. Deux... un... Minuit sonne. Les verres s'élèvent, le cristal tinte, les baisers se donnent. Henri s'approche, effleure la joue de Madeleine, puis s'arrête à un souffle du coin de ses lèvres.

– Je crois que l'année commence bien, n'est-ce pas ?

Madeleine ne bouge pas. Son regard reste fixe, presque amusé. Puis elle recule d'un pas.

– Cela reste à voir. Mais peut-être devriez-vous poser la question à Mlle de Montpensier ? J'ai l'impression qu'elle est très sensible à votre nœud papillon...

Madeleine lève sa coupe et, sans attendre de réponse, s'éloigne. Plus attirée par les fenêtres embuées que par ce bellâtre. Henri, déstabilisé, cherche une contenance. Il se rabat sur ses voisins pour quelques politesses de circonstance et rejoint bientôt une autre jeune femme qui lui sourit, une autre alliance possible. Françoise n'a rien perdu de la scène. Elle fronce les sourcils et, rapidement, glisse à nouveau jusqu'à sa fille.

– Tu pourrais te montrer plus agréable, le fils Rothschild est un parti en or, murmure-t-elle.

Madeleine ne la regarde pas. Elle sourit à son père qui lui envoie un baiser.

– Ce genre d'avenir ne m'intéresse pas, Maman.

Françoise soupire à peine mais son agacement transparaît.

– Ce n'est pas le moment de jouer les rebelles, il t'a regardée toute la soirée.

– Alors, qu'il ne perde pas son temps avec moi.

Madeleine s'apprête à s'éloigner, mais déjà les doigts de sa mère se referment sur son poignet. Une pression discrète, mais ferme.

– Ce genre d'homme ne repasse pas deux fois. Et tu n'auras pas toujours le luxe de dire non.

Françoise marque une pause, puis ajoute calmement :

– Tu peux t'imaginer différente, Madeleine, mais tôt ou tard, il faut choisir ce qui t'assure une place et moi, je veille simplement à ton bonheur.

La Cruel

Madeleine, qui sait le côté implacable de sa mère, plante ses yeux dans les siens, sans animosité ni hausser le ton.

— Merci, Maman. Mais je n'ai pas envie d'avoir la même vie que vous.

Françoise, interloquée, vacillerait presque. Madeleine se défait calmement de la main qui la retient, ajuste sa robe et quitte la pièce sans se retourner. Sa mère n'a pas dit son dernier mot. Pour l'heure, elle ajuste son sourire et retourne œuvrer dans l'arène. Dans le salon, les baisers claquent, les verres s'entrechoquent, les promesses se font dans l'euphorie passagère du Nouvel An. L'année 1909 vient de tirer sa révérence et 1910 commence sa ronde sur le calendrier du siècle.

2

En ce début janvier, la pluie continue de tomber sur Paris et le froid devient mordant. L'eau forme de fines couches de glace qui se répandent sur les trottoirs et les pavés. Les gens ont de plus en plus de mal à circuler. À peine commencée, la journée est déjà grise avec des airs de fin d'après-midi. Madeleine sort de son immeuble d'un pas vif. Si personne dans sa famille ne se l'imagine, mademoiselle est attendue ! Elle porte une cape violette, un col de fourrure et des gants de cuir. Elle descend la rue Saint-Paul pour rejoindre l'omnibus, croise les charretiers emmitoufflés, les vendeurs de journaux, les fiacres éclaboussés de boue. Le vent souffle fort et son parapluie manque de se retourner sous la violence des rafales.

Rue de Rivoli, elle grimpe dans la longue voiture tirée par deux chevaux. Trois marches glissantes, une porte battante et la voilà à l'intérieur : une caisse de bois sombre, aux banquettes alignées de chaque côté. Ça sent la laine mouillée, les parfums bon marché, un reste de tabac froid. Les passagers, tassés dans leurs manteaux, semblent engourdis. Au plafond, la lampe à gaz est allumée. Par chance, une place est libre. Madeleine s'assied. Sur le toit, quelques silhouettes courageuses, chapeaux vissés, subissent les caprices du ciel en silence. La voiture repart dans un sursaut. Les vitres tremblent, les sabots claquent sur les pavés détrempés. Madeleine change d'omnibus place du Châtelet. Le véhicule traverse le pont au Change, le boulevard du Palais, l'île de la Cité, puis enfin le pont Saint-Michel. Arrivée riche gauche, Madeleine descend quais des Grands-Augustins pour récupérer le métro de la ligne 4, ouvert tout récemment. Quelques stations plus tard, elle descend à la station Raspail et émerge boulevard Arago. Il pleut toujours. Son capuchon sur la tête, son parapluie avec deux baleines hors d'usage, elle évite de justesse une calèche

qui dérape en freinant pour la laisser traverser. Quelques mètres plus loin pourtant, elle s'arrête sous un porche. Là, à l'abri, elle se métamorphose.

Elle retire sa cape violette, découvrant une robe grise sans éclat. Elle enfle un tablier, une vieille écharpe tricotée, défait sa coiffure puis dissimule son col et ses gants dans un banal sac de toile. Enfin, elle secoue sa cape, la retourne sur la doublure noire et la remet. Elle est méconnaissable. Elle poursuit à pied. Elle longe les grilles du jardin de l'Observatoire. Ses bottines sont trempées, ses doigts gelés, mais elle avance. Elle ne peut pas arriver en retard. Parce qu'à l'Observatoire, Madeleine est Juliette Ducreux. Une petite main qui nettoie les tables et distribue des cafés aux scientifiques en redingotes. Mais ceux qui l'intéressent particulièrement sont les météorologues, comme Antoine Lefèvre, le chef du service.

Madeleine passe le porche de l'enceinte. L'Observatoire de Paris est là, austère et massif. Dans le pavillon d'entrée, le gardien lève à peine les yeux de son journal. Il la connaît.

— Bonjour, Juliette. Satanée pluie !

Elle incline la tête et poursuit son chemin. Puis elle contourne le bâtiment principal et pousse la porte à l'arrière. Au fond du couloir, elle atteint le réfectoire. Une salle discrète réservée aux scientifiques. Un poêle ronfle, mal entretenu. Sur un buffet, un grand samovar fume encore. La vieille cantinière redresse la tête.

— Tu en as mis du temps. Je n'étais pas sûre de te voir arriver ! Y a encore du thé chaud, si tu veux... Je vais en cuisine préparer la soupe, lance-t-elle avant de sortir en traînant des pieds.

Madeleine souffle un merci, traverse la salle et rejoint le cagibi. Les patères, au-dessus des seaux et des balais, servent de vestiaire. Elle y accroche sa cape, son sac, avant d'enfiler un petit bonnet de coton blanc et d'y glisser ses cheveux bruns. Puis elle attrape un torchon et commence à essuyer les tables. La salle est vide, une odeur de café flotte encore dans l'air. Sa mise en ordre terminée, elle se sert une tasse de thé. Trop infusé, un peu amer, mais elle savoure la chaleur qui circule en elle. Ses mains retrouvent leur couleur. Au loin, une horloge sonne. C'est l'heure.

Madeleine attend encore un peu. Enfin elle jette un œil vers le couloir, s'assure que personne ne la voit, puis s'élance sur la

pointe des pieds. Elle traverse le long corridor désert et grimpe l'escalier de pierre menant à l'étage supérieur, là où se trouve l'amphithéâtre – vaste et solennel. Les élèves scientifiques et collègues sont déjà sur les bancs. Au centre, le professeur Antoine Lefèvre vient de commencer. Cheveux noirs souples, grands yeux marron perçants, une stature droite et calme. Il n'est pas d'un abord facile, veuf depuis deux ans, souvent silencieux hors des cours – mais dès qu'il parle de météorologie, quelque chose s'éclaire en lui. Sa voix s'anime, son regard s'embrase. Madeleine, dissimulée derrière la porte entrouverte, le regarde avec intensité et admiration. Il dégage une présence, une force souterraine, une passion vive et rigoureuse qui la captive. Elle l'a croisé plusieurs fois au réfectoire, toujours seul à une table, parlant peu, plongé dans ses pensées, dans un monde qui semble ne jamais inclure ceux qui l'entourent. Il n'a jamais regardé Madeleine. Jamais même vue, sans doute.

Peut-être est-ce cela qui l'intrigue, ce détachement, cette présence magnétique et en même temps lointaine. Elle se demande ce qu'il a dans la tête, ce qui l'absorbe à ce point, ce qu'il cherche dans les courbes du ciel. Madeleine l'écoute, avide, prend des notes en cachette et répond à voix basse avant tout le monde, à toutes les questions qu'il lance dans l'air. Elle est vive, elle retient tout. Ici, la météorologie n'est plus affaire de devinettes. L'Observatoire centralise les données venues de tout le pays. On compare, on calcule, on confronte. Le cours à peine terminé, elle range précipitamment carnet et crayon, puis file pour ne pas se faire repérer. Elle revient au réfectoire jouer son rôle. Le service de midi approche, elle doit être à son poste. Si sa mère savait, elle en ferait assurément une syncope. La cantinière, occupée à disposer les corbeilles de pain, l'interpelle en râlant :

– Dis donc, où que t'étais passée ? Jamais là quand j't'appelle. Apporte-moi les bols !

Madeleine s'exécute, l'esprit encore happé par la démonstration de Lefèvre. Une fois sa tâche achevée, elle quitte l'enceinte, toujours sous les traits de Juliette, capuchon sur le front. Dehors, une pluie fine persiste, huilant les trottoirs. Elle redescend vers les quais pour observer la Seine. En ce milieu d'après-midi, elle est agitée, boueuse et très opaque. Madeleine plonge un flacon dans

La Cruie

l'eau, il lui faut un échantillon. La couleur, l'odeur, la vitesse du courant : tout l'inquiète. En remontant, elle prélève un peu de mousse sur le tronc d'un arbre, la glisse dans un petit tube. Sous les dernières arcades de la rue de Rivoli, elle s'arrête. Le moment est venu. Elle remet sa cape côté violet, son col de fourrure, se recoiffe et roule son tablier dans son sac. Avant de rentrer, elle s'offre une brioche tiède à la boulangerie Beaumarchais, un petit plaisir mérité. Lorsqu'elle passe le porche du 8, rue Saint-Paul, elle a repris son allure. Dans le hall, Augustine – la concierge – astique les poignées en cuivre. Madeleine lui adresse un sourire avant de monter chez elle. Personne ne pourrait deviner qu'il y a une heure, elle en était une autre.

3

Hubert Ribojad quitte l'hémicycle, son chapeau sous le bras, entouré d'un petit groupe de députés. Les bottines claquent sur le sol en damier. Il fait lourd dans les couloirs du palais Bourbon, malgré la morsure de l'hiver. La séance du jour a porté sur l'enseignement. Autour de lui, les conversations vont bon train, les plaisanteries circulant aussi vite que le tabac entre les mains.

— Savez-vous qu'en Angleterre, certaines femmes briguent déjà des sièges ? lance un député ventru, en lissant sa moustache.

Les autres s'arrêtent, éclatent de rire.

— Vraiment ? Et bientôt, quoi, elles voteront pour élire leurs maris ?

— Ou pour décider de la couleur des rideaux à la Chambre !

— Non, mais imaginez... la moitié de l'hémicycle en corsets ! Députés en jupons !

— Une présidente, pendant qu'on y est !

Nouvelle volée de rires. Un député grisonnant sort quelques tracts chiffonnés de sa sacoche.

— Vous avez vu leurs réclames ? Des pages entières pour revendiquer le droit de vote. Cela dit... très utiles pour démarrer le feu...

Mais un jeune élu, à peine trentenaire, enfilant ses gants, glisse presque à mi-voix :

— N'empêche... elles n'ont pas tort sur tout. Dans ce fameux Code civil, c'est à peine si on ne les traite pas comme des mineures à vie.

Un bref silence. Puis un haussement d'épaules général. La conversation reprend, comme si rien n'avait été dit. Hubert esquisse un sourire. Il n'est pas réactionnaire, mais il n'est pas non plus de ceux qui pensent qu'il faut tout réformer.

— On a déjà bien assez à faire avec nos projets de loi, dit-il calmement. Laissons les dames à leurs occupations...

La Crue

– D'autant qu'aucune femme ne saurait vous remplacer, cher Hubert !

– Du moins, pas avant les prochaines élections, j'espère, répond-il, amusé.

Derrière une légèreté d'apparence, Hubert reste attentif. Avec les législatives qui approchent, chaque mot pèse, chaque geste compte. Il est en campagne depuis des mois. Réélu député, il vise plus haut. Françoise n'a de cesse de le lui rappeler. Il a de nombreux alliés, le préfet de la Seine est un vieil ami et le ministre de l'Intérieur actuel, trop contesté, semble à bout de souffle. Reste à éviter les faux pas et à se positionner au bon moment. Un huissier l'aborde discrètement. Une note l'attend. Une réunion est prévue vendredi à quinze heures. Le préfet – justement – demande instamment sa présence. Le sujet, encore confidentiel, lui sera exposé sur place. Hubert reste un instant pensif. Puis il remercie l'huissier, plie le message, et le glisse dans sa poche. Il y sera.

4

Dans un immeuble modeste, derrière les Grands Boulevards, Suzanne Fournier termine de débarrasser la table du petit déjeuner. Ses enfants l'embrassent et partent à l'école. Elle soupire. Trente minutes de répit avant de filer à l'usine des eaux usées où elle travaille. Elle ouvre le placard. Une vingtaine de bocaux sont alignés, chacun contenant poudres, huiles, racines séchées, flacons sombres à l'abri de la lumière. Sur le coin de la table, elle étale ses instruments. Une balance, une grille de tamis, une petite casserole. Ses gestes sont lents et précis. Elle écrase du riz, le tamise avec soin, fait fondre de la cire d'abeille à feu doux, ajoute quelques gouttes de macérât de calendula. Parfois, elle glisse un filet d'eau florale de violette pour adoucir la préparation ou une trace d'huile de bergamote pour relever la senteur. Suzanne a le nez pour ça. Elle sait ajuster les textures, note scrupuleusement chaque proportion dans un carnet à la couverture souple, et veut croire qu'un jour, ses crèmes seront un succès. Son visage porte les stigmates d'une maladie de peau, un psoriasis qu'elle s'efforce de traiter. Elle est la première à tester ses crèmes dans l'espoir d'une amélioration et elle va déjà mieux. La porte grince. Maurice, son mari, entre dans la cuisine, l'air fermé.

— Et mon café ? T'as pas encore grillé le pain ?

Elle s'exécute. Il s'assoit, jette un regard à son carnet.

— Tu crois que tu vas faire fortune avec tes mixtures ? Tu te prends pour qui ? T'as vu ta gueule ?

Suzanne baisse la tête. Ses mains continuent de mesurer, doser, peser. Elle s'accroche à l'idée d'un après, d'un avenir à elle.

Plus tard, à l'usine de traitement des eaux usées, aux portes de Paris, Suzanne s'affaire le long des bassins de décantation. L'eau trouble s'écoule lentement à travers les lits de sable, où s'accumulent matières en suspension, graisses, boues épaisses. À

la surface, une fine pellicule organique se forme, qu'elle doit régulièrement racler avec un outil métallique. L'eau froide s'infiltré à travers ses gants usés. L'humidité constante, les résidus acides, les désinfectants artisanaux lui rongent la peau. Ses mains sont gercées, rougies, fendillées. Des mains de vieille femme.

De l'autre côté du bassin, Julien Berton l'observe. La trentaine robuste, le regard doux. Ils se connaissent depuis des années. Il lui suffit d'un regard pour comprendre comment s'est passée la journée précédente. Il voit les bleus sur ses bras, parfois sur son visage. Elle ne dit rien, encaisse et avance, pour ses enfants et pour cet avenir qu'elle espère un jour meilleur. Si ça ne tenait qu'à Julien, il irait dire deux mots à Maurice mais Suzanne l'a interdit, elle a trop peur des repréailles. Maurice est une brute et Félix, son petit frère, pire encore. Julien ne ferait rien qui puisse la mettre en danger. Sa gentillesse lui réchauffe le cœur. Il la couvre quand elle s'absente trop longtemps ou part plus tôt à cause de ses enfants. Il la prévient quand le chef rôde. Il aime cette petite lumière silencieuse quand elle le regarde. Son problème de peau ne l'a jamais repoussé – depuis peu, il semble s'atténuer.

Un bidon de sulfate de fer repose près d'elle. Suzanne en verse un peu dans une tranchée, pour neutraliser les odeurs. Elle détourne la tête. Le liquide acide lui pique les narines et les yeux. C'est un travail d'ombre, épuisant, qui ne laisse pas le temps de penser. Mais Suzanne pense quand même. À ce qu'il reste à endurer – et à l'argent qui lui manque encore pour partir. En fin de journée, malgré la pluie, elle fait du porte-à-porte dans les beaux quartiers, échantillons et petits pots en main, elle tente de vendre ses compositions. Les passantes lui jettent à peine un regard. Dépitée, elle finit par rejoindre le 8, rue Saint-Paul, où sa mère vit et travaille comme concierge. Augustine lui ouvre la porte avec douceur. Elles s'embrassent.

– Il faut que tu montes au premier, Mme Ribojad m'a demandé après toi, cette semaine.

Suzanne est ravie, elle a besoin de faire une vente. Elle grimpe les marches, sonne. La femme de chambre ouvre à peine, lui demande d'attendre devant la porte. Françoise Ribojad, le visage dur, arrive. Elle fronce les sourcils devant l'allure pitoyable de Suzanne, trempée et décoiffée, puis désigne deux pots :

La Crue

– Il me semble que vos crèmes sont efficaces.

Un compliment est toujours si difficile à formuler pour Françoise. Suzanne sourit et récupère, soulagée, deux billets. En redescendant, elle en donne un à sa mère et range l'autre au fond de sa poche, comme on protège un secret. Augustine la remercie, mais l'observe, contrariée. Elle fixe la trace sombre sur son avant-bras. Comme toujours, Suzanne veut la rassurer.

– Ça va, Maman. Ça ira.

Elle sourit, mais ses yeux disent le contraire. Elle est à bout.

– Dès que j'ai assez d'argent, je le quitte. Et on partira toutes les deux avec les enfants.

Augustine la serre dans ses bras.

– Oui, ma fille. Mais tu sais bien que tu viens ici quand tu veux. Suzanne acquiesce. Ce n'est plus qu'une question de semaines.

Au cinquième étage, dans une des chambres de bonne du 8, rue Saint-Paul, Jeanne Lambert est assise sur un vieux tabouret. Elle finit de se maquiller devant un petit miroir ébréché. Un dernier trait de crayon noir pour étirer ses jolis yeux noisette. Elle tente de capter ce qu'il reste de lumière à travers la lucarne. Mais avec la buée, la pluie et le jour qui décline, elle n'a plus le choix. Elle craque une allumette et rallume un bout de bougie. Autour d'elle, tout est exigü. La pièce mansardée oblige à se courber d'un côté. Au centre, un lit simple à la couverture élimée, mais toujours bien tirée. Contre le mur lézardé, une commode bancale à trois tiroirs. Dessus, un flacon d'eau de Cologne, un poudrier, un petit pot de crème à la violette, seul plaisir qu'elle s'offre, fabriquée par Suzanne, la fille de la concierge. À côté, une vieille boîte en métal où elle garde sa brosse et son nécessaire de beauté. Dans un coin, un petit poêle en fonte repose, froid depuis plusieurs jours – elle n'a plus de charbon. Pour compléter le décor, une chaise usée, deux livres cornés, et sous le lit, la valise qu'elle a emportée de province pour devenir comédienne. Mais le rêve attend, suspendu au besoin de survivre. Son refuge, qu'elle appelle « mon petit palais », sent la cire et le savon.

Malgré le froid qui rôde, elle est peu vêtue. Ses longs cheveux bouclés, blond cendré, descendent sur ses épaules menues et dénudées. Une chemise de coton aux bretelles fines et des bas de laine retenus par un élastique à mi-cuisse. Rien d'autre. Il aime la voir nue presque d'entrée. Sa peau claire, offerte sans résistance. C'est ce qu'il exige. Jeanne finit de se préparer, retire la brique chaude du lit, replace la couverture. Son client est toujours à l'heure. Déjà, elle entend les pas dans l'escalier. Elle s'humidifie les lèvres, retouche son rouge, pince ses joues et prend une grande inspiration. On frappe trois coups, comme au théâtre. Elle ouvre.

Baptiste Monsard, une cinquantaine d'années, pensionnaire à la Comédie-Française, entre en ôtant son chapeau. Il est de taille médiocre, rond, le cheveu rare. Il souffle un peu – les étages l'ont fatigué. Jeanne le débarrasse de ses affaires, les dépose sur la chaise. Lui s'assied sur le lit et paie d'avance. Comme d'habitude. Ils échangent quelques mots, puis elle le rejoint, le déshabille, s'allonge, ouvre les jambes en silence. Jeanne ne ressent rien. Elle attend, comme toujours, que ça passe, que ça retombe. Un petit rôle, au point culminant et une fois l'homme repu, son souffle calmé, elle quitte le lit. Enfin, elle se nettoie avec l'eau d'un broc, accroupie au-dessus d'une cuvette, à même le sol, sans gêne ni affectation. Baptiste reboutonne sa chemise, l'air apaisé. Ce soir encore, il montera sur scène. C'est sa manière de chasser le trac. Elle l'observe, enfle une vieille robe de chambre aux couleurs délavées et, pour la première fois, ose :

– Moi aussi, j'ai toujours rêvé d'être comédienne.

– Vraiment ? Tu aimes jouer ?

– Oui, depuis que j'ai appris à lire, c'est mon rêve... Petite, je récitais des rôles dans ma chambre, toute seule, pour faire rire mes sœurs.

Soudain, Jeanne grimpe sur le tabouret et pousse la lucarne. Un froid glacé s'engouffre dans la petite chambre de bonne, lui donne la chair de poule, mais elle ne renonce pas. Elle aperçoit les toits de Paris, les cheminées alignées, telles des sentinelles fumantes. Un croissant argenté veille. Et là, pour son unique spectateur, les mains sur les hanches, elle déclame d'une voix claire et ardente, une tirade de Célimène extraite du *Misanthrope*.

Baptiste l'écoute, amusé.

– Tu as du feu, dit-il avec un sourire. Mais... n'est-ce pas un peu tard pour songer à une carrière ?

Jeanne rabat la lucarne, hausse les épaules et saute à terre.

– Trop tard pour fouler les planches peut-être, mais j'aimerais juste un vrai travail. Honnête. Peu importe, du moment que c'est dans un théâtre.

Baptiste est déjà sur le départ, il enfle son manteau.

– Tu es une drôle de fille, Jeanne.

Il lui tend un billet de plus.

– Pour le charbon. Pour jeudi. Même heure.

La Cruel

Elle le prend sans un mot, le plie entre ses doigts.

La porte se referme. La bougie vibre, proche de sa fin. Sur le mur, l'ombre de Jeanne s'étire, seule, immense, comme pour lui tenir compagnie. Elle a appris à séparer son corps de son esprit, à s'accommoder de cette humiliation.

Quelques jours plus tard, elle se présente au Conservatoire d'art dramatique de Paris, pour s'inscrire au concours. La limite d'âge étant fixée à trente ans, elle sait que c'est sa dernière année, son ultime chance. Elle s'est levée très tôt, elle a repassé minutieusement son chemisier et s'est maquillée. Un peu trop peut-être, mais elle n'a qu'un simple miroir de poche pour se jauger. Elle dépasse la grille en fer forgé du bâtiment, traverse la cour pavée et la grande porte de bois. Dans le hall d'entrée du Conservatoire, une dizaine de jeunes gens patientent déjà. Visages frais, habits chauds bien coupés. Jeanne détonne avec son manteau rapiécé. Deux filles échangent un regard moqueur en la voyant, un garçon ricane à voix basse. Jeanne encaisse mais ne bronche pas. Elle reste droite même si son ventre se noue.

Elle baisse les yeux. L'élan qui l'avait poussée jusqu'ici vacille. Elle sent le poids de sa vie, de ses années d'écart, de tout ce qu'elle n'a pas eu. Sans un mot, elle fait demi-tour. La porte refermée, l'humidité de janvier la transperce aussitôt. Elle presse le pas, les mains enfoncées dans ses poches. Le long de ses joues, des larmes roulent en silence mais sous la pluie, personne ne les distingue. Jeanne sait qu'elle vient de dire adieu à son rêve.

6

À Londres, dans un des salons privés de la maison Worth, la jeune Adèle Johnson, trente ans, figure remarquée de la scène théâtrale britannique, finit l'essayage d'une robe estivale avec les retoucheuses. Derrière les paravents qui dissimulent l'atelier, les petites mains s'affairent à voix basse. On devine le froissement discret des étoffes, les gestes sûrs autour des robes criblées d'aiguilles.

– J'aime beaucoup ce que vous avez ajouté, Arthur... Ces petites fleurs brodées sont ravissantes, dit-elle face au miroir.

Ses courbes parfaites et sa peau veloutée, d'un teint ambré foncé, font merveilleusement exister la robe de mousseline pêche. Pourtant, derrière elle, l'homme assis dans le fauteuil se racle la gorge, étrangement mal à l'aise. Adèle l'interroge du regard dans le reflet. Il se lève.

– Je suis vraiment désolé, mademoiselle Johnson, mais... nous allons devoir suspendre notre projet. Ce n'est pas moi, j'adore votre port, votre ligne. La robe vous va comme un gant. Mais, vous savez, les gens parlent et je me suis trop avancé...

Face à Adèle, Arthur Bettman, le couturier attitré de la maison Worth, s'excuse, le regard fuyant. C'est lui qui a repéré Adèle lors d'une soirée de gala. « Une beauté magnétique », avait-il dit. Et il l'a fait venir, avec l'idée de la faire défiler en ouverture de la prochaine collection. Une silhouette inattendue, moderne. Mais ce matin, dans le salon de l'atelier, tout a changé. Ses actionnaires l'ont dissuadé, une métisse en égarie, c'est vraiment trop risqué. Et l'homme continue de chercher ses mots.

– Vous êtes éblouissante, évidemment. Tout le monde le pense. Mais certains noms influents... s'inquiètent. Comment dire ? Ils

trouvent qu'il serait délicat de vous faire figurer dans le carnet de la saison.

Il soupire.

— Vous comprenez, Adèle ?

Adèle comprend trop bien. L'air s'est comme alourdi, tiré au sol par la petitesse humaine. Elle reste droite, le regard rivé à son reflet, à cette couleur née du mélange, qui séduit et dérange. Un mélange dont elle ne connaît qu'une partie. Sa mère est noire, mais elle ne connaît pas son père, blanc. Il est mort avant sa naissance. Adèle caresse les petites fleurs roses de son corsage, soudain absente.

— Ce n'est pas personnel, ajoute Arthur Bettman. Vous êtes remarquable.

Lentement, elle descend de l'estrade, retire les épingles, rend les fleurs, la robe et se rhabille sans un mot. Elle ajuste son manteau noir bordé de zibeline et, sans même se retourner, elle franchit la porte. Londres l'attend dehors. Le ciel est bas en ce matin d'hiver, les réverbères noyés dans la brume matinale. Elle hèle un fiacre.

Le soir, au théâtre royal de Drury Lane, où Adèle joue pour la cent cinquième fois Mrs Cheveley dans *An Ideal Husband* d'Oscar Wilde, les gerbes de fleurs pleuvent, les spectateurs sont debout. Adèle, au centre, salue avec ses partenaires pour un cinquième rappel. Elle a retrouvé son sourire et son aplomb, portée par cette vibration unique que seule la scène lui offre. Dans sa loge, épuisée mais heureuse, elle retire ses boucles d'oreilles devant le miroir. L'épisode du matin semble loin, balayé par l'ovation. On frappe à la porte.

— Entrez !

Oscar, son mari, apparaît, un bouquet de roses blanches dans les bras. Adèle sourit, émue de ses attentions toujours renouvelées, car il vient souvent la voir jouer et ne se lasse jamais. Il n'aime pas passer ses soirées seul dans leur vaste maison de Regent Park. À l'étage, il y a trois chambres. La leur et deux autres, qui sont encore vides. Oscar est issu d'une famille bourgeoise installée, qui attend depuis trois ans ces héritiers qui ne viennent pas. Adèle voit bien les regards de sa belle-mère portés sur sa silhouette toujours longiligne et son ventre plat. Elle devine son amertume. « Quelle

folie a pris mon fils d'épouser une comédienne – comme elle en plus – vous voyez ce que je veux dire... Si encore elle était capable d'être mère ! Mais stérile, franchement... Il faudra bien qu'il se résigne à la quitter », siffle-t-elle à ses amies qui viennent prendre le thé. Oscar est tombé fou amoureux d'Adèle en la voyant sur scène – conquis par sa grâce lumineuse, sa voix vibrante et cette sauvagerie qu'elle dégage, que rien ne peut contenir. Il l'embrasse doucement sur le front.

– Tu étais époustouflante. Comme toujours.

Mais Adèle capte immédiatement une tension derrière ses paroles. Son époux n'est pas comme d'habitude. Oscar pose les fleurs sur la coiffeuse, évite ses yeux en cherchant ses mots. Adèle lui demande si tout va bien, le souffle suspendu. Il prend sa main, puis murmure :

– C'est Maggie. Elle a fait une rechute.

Adèle se fige. Le sang lui quitte les joues. Sa mère est tout pour elle.

– Comment ça ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

– Je ne voulais pas, pas avant le spectacle. Elle a perdu connaissance quelques instants, mais...

Il s'interrompt. Le regard d'Adèle vacille. Ses mains tremblent, elles attrapent celles d'Oscar.

– Elle est à l'hôpital ?

– Non. Le médecin a préféré la garder chez elle, ses dernières quintes de toux l'ont beaucoup affaiblie. Il pense même que c'est peut-être une question de jours.

Adèle a changé de visage. Encore vêtue de son costume de scène, elle attrape son manteau et suit son mari, terrifiée à l'idée de ce que l'avenir lui prépare.

Dans la chambre de Maggie Foster, le feu crépite doucement. Les chandeliers éclairent une multitude de bibelots, autant de souvenirs de voyages qui resteront de sa gloire passée, à fouler les plus grandes scènes d'Europe. C'est la mère qui a transmis à sa fille le goût du théâtre. Très vite, elle a révélé un don. Mais les années semblent s'être écoulées trop vite et Maggie Foster – la force rieuse au cœur vaste, la mère et le père à la fois – paraît soudain minuscule dans ses draps bleus. Les mères ne devraient

jamais partir, elles devraient rester éternelles. Adèle prend une chaise et s'assoit près du lit. Oscar reste en retrait. Maggie respire difficilement. Son visage est creusé mais ses yeux sont encore vifs.

– Ma chérie, tu es là... dit-elle d'une voix râpeuse.

Adèle lui prend la main.

– Il faut... Je dois te dire quelque chose. Avant que...

Elle cherche son souffle. Adèle tente de l'apaiser.

– Chut... Ça va aller, Maman. Repose-toi, dit-elle en lui replaçant délicatement une mèche de cheveux derrière l'oreille.

Mais Maggie la serre plus fort, concentrant ses dernières forces.

– Écoute-moi. Je t'ai menti : ton père n'est pas mort. Il s'appelle Alain Nobel, il vit peut-être encore à Paris.

Adèle cligne des yeux.

– Quoi ?

– J'ai menti pour te protéger mais tu dois savoir... Il y a trente ans, je jouais au théâtre à Paris. C'est là que je l'ai rencontré. Il était jeune avocat. On s'est aimés follement, au premier regard. Mais sa famille n'aurait jamais accepté notre couple. Un soir, alors que je le rejoignais pour dîner... On a tenté de me tuer. Je ne sais pas qui... Mais je n'ai jamais pu le rejoindre.

Adèle l'écoute, pétrifiée. Maggie enchaîne, douloureuse.

– Je me suis retrouvée à l'hôpital pendant des semaines. Et quand je suis sortie, quatre mois plus tard, il avait disparu. J'ai eu beau le chercher, rien. Plus une trace. Je ne comprenais pas. Je suis rentrée seule à Londres pour oublier. Enfin pas complètement seule, tu étais déjà là, tapie au creux de mon ventre. Quand j'ai senti les premiers petits coups que tu me donnais, j'ai eu la certitude que je surmonterais ce chagrin. Le passé était mort mais il m'offrait une vie.

La respiration de Maggie devient irrégulière. Elle attire doucement Adèle vers elle.

– Si je te dis ça, ma chérie, c'est que tu dois le chercher. Un morceau de ton histoire est à Paris... Je te demande pardon. J'ai voulu te protéger, mais je n'avais pas le droit de te cacher cela. Tu dois accepter l'invitation de la Comédie-Française. Il faut que tu y ailles pour trouver tes réponses.

Adèle n'arrive pas à parler, sa gorge est trop serrée. Maggie lui caresse la joue du bout des doigts.

La Crue

– Va, je vais dormir un peu.

Maggie ferme les yeux. Son visage semble soudain plus serein. Adèle reste interdite quelques instants. Elle entend encore les mots de sa mère. Tout bascule. Son nom, ses origines. Ce père qu'elle a cru mort toutes ces années. Elle ne se sait pas encore ce qui va imploser en premier, son cœur, sa tête ou les deux à la fois. Oscar entre dans la pièce et l'aide à se mettre debout. Il lui offre sa présence, un rempart contre le désarroi et la douleur, car ils savent tous les deux que Maggie est en train de quitter la vie. Il attrape la main de son épouse, elle doit aller manger quelque chose et se reposer. Adèle relève vers lui ses grands yeux noirs, bouleversés et perdus.

– Paris... souffle-t-elle. Je dois aller à Paris.

Dans sa chambre, Madeleine ajuste la lumière de sa lampe, penchée sur l'échantillon d'eau qu'elle a prélevé. Sous l'objectif du microscope, les particules s'agitent, vivantes et inquiétantes. Elle prend des notes précises. La concentration d'agents pathogènes dépasse largement les seuils habituels. Ce n'est pas normal. Elle se lève, ouvre la fenêtre malgré la pluie, et se penche prudemment sur le balcon. Là, suspendu à un crochet, son pluviomètre déborde presque. Elle regarde le chiffre et referme vite. Le volume est excessif, beaucoup trop d'eau, en trop peu de temps. Elle complète un graphique, trace une courbe de plus. L'écart est net : les nappes débordent. Une crue est clairement envisageable. La porte s'entrouvre. Son père, Hubert, passe la tête, un sourire fatigué aux lèvres.

– Comment va ma fille ? Toujours en train de dessiner ?

Madeleine ne relève pas.

– Papa, il faut que vous m'écoutez. Les niveaux d'eau sont trop élevés. Et ça continue de tomber ! Les sols sont saturés, ils ne retiennent plus rien. Si ça se poursuit, la Seine va...

Hubert s'approche, prend sa tête entre ses mains et dépose un baiser sur ses cheveux, remarquant qu'ils sont mouillés.

– Et il pleut aussi dans ta chambre ? demande-t-il, amusé.

– Papa, je suis très sérieuse, soupire-t-elle.

– Tu as beaucoup trop d'imagination, ma chérie. C'est ta force. Mais ne prends pas froid et fais confiance aux ingénieurs. Ils surveillent ça de près.

– Mais là, il pleut plus que d'habitude...

Il lui sourit, ébouriffe ses cheveux comme à une enfant, puis ressort. Madeleine reste immobile. Elle entend la pluie qui cogne contre sa vitre et regarde son graphique. Pourquoi son père ne l'entend-il pas ?

8

Suzanne, un panier d'osier au bras, tente de vendre ses crèmes. Elle fait sa réclame à son coin habituel, sur le marché en bordure du faubourg. La pluie fine tombe sans discontinuer, alourdissant l'air et les épaules. Elle souffle sur ses doigts rougis pour les réchauffer, tout en tendant un petit pot aux passants.

— Ici, mesdames, ma crème beauté lisse le teint et adoucit les mains, une noisette suffit...

Mais personne ne s'arrête. Malgré les parapluies, les manteaux ruissellent, et les visages filent têtes basses, pressées de retrouver la chaleur d'un poêle. Les paniers se remplissent de pommes de terre, de pain – pas de crème de beauté. Un peu plus loin, Antoinette, sa voisine de marché, fleuriste et amie, regarde son étal avec tristesse. Pétales et boutons de fleurs pendent, défaits. Elle secoue les tiges d'un bouquet.

— Fichue pluie. Je vais devoir vendre mes bottes pour nourrir mes gosses, marmonne-t-elle, le regard sombre.

Suzanne la regarde, le cœur serré. Elle connaît ce genre d'angoisse, celle qui serre le ventre. Elle plonge la main dans sa poche, sent la pièce au fond, hésite, puis la lui tend.

— Donne-moi ce bouquet, celui avec les œillets. Il est trop beau pour finir dans le caniveau.

Antoinette la regarde, surprise.

— Tu n'es pas obligée...

— Justement.

— Tu es si gentille, Suzanne, que Dieu te garde.

Antoinette lui glisse les fleurs dans le panier. Suzanne renifle leur parfum, sourit, puis reprend son chant commercial d'une voix plus vive, presque bravache :

La Crue

– Crèmes nourrissantes pour les mains, mesdames ! Pour oublier l'hiver et le vent ! Même sous la pluie, on a le droit d'être jolie !

Une femme passe, jette un œil mais ne prend pas le temps de s'arrêter. Puis une autre, plus âgée, ralentit et regarde le pot que Suzanne lui tend. Elle hésite et demande :

– Vous les faites vous-même ?

Suzanne hoche la tête, esquisse un sourire.

– Bien sûr. Chez moi. À base de cire d'abeille et de produits naturels.

– Je peux avoir un échantillon ? J'ai les mains comme du papier...

Suzanne marque un temps, fouille dans son panier et en sort un minuscule pot.

– Tenez. Ce n'est pas grand-chose, mais ça vous donnera une idée.

La dame prend le pot, remercie et s'éloigne déjà. Suzanne soupire. Le froid et l'humidité la traversent de part en part. Encore une fois, ce ne sera pas aujourd'hui.

9

Le ciel pèse bas sur le cimetière de Highgate. Autour de la tombe de Maggie Foster, un petit groupe s'est réuni. Quelques femmes reniflent, les gants serrés sur des mouchoirs brodés. D'autres, vieux camarades de théâtre pour la plupart, attendent en retrait, le dos voûté. Dans leurs bras, des bouquets de roses et de lys blancs tremblent sous la pluie. Le prêtre termine sa prière d'une voix monotone, emportée par le vent. Adèle, elle, se tient droite, le regard rivé vers la fosse ouverte. Son visage est impassible, aucune larme ne coule. Elle sait que si elle cède, elle ne saura plus s'arrêter. Elle fixe la tombe comme on regarde un monde disparaître. Une présence qui s'efface et qu'on voudrait retenir, coûte que coûte.

Plus tard, dans le salon silencieux, Adèle tient une lettre entre ses doigts. Elle l'a relue trois fois, sans vraiment la lire. Elle se tourne vers Oscar.

— Je vais accepter l'invitation de la Comédie-Française. Huit représentations, quelques répétitions... Trois semaines tout au plus.

Oscar acquiesce doucement. Il s'y attendait.

— Je viens avec toi.

Mais Adèle lève les yeux, une lumière indéchiffrable dans le regard.

— Non. Tu as ton travail ici. Et puis... je n'y vais pas que pour jouer. J'y vais surtout pour lui... ce père que je n'ai jamais connu. S'il est encore en vie, je ne suis peut-être pas totalement orpheline. Ne m'en veux pas mais j'ai besoin d'y aller seule.

Oscar ne dit rien. Il sait que, quand elle parle comme ça, rien ne la fait changer d'avis. Elle s'approche, pose sa main contre sa joue.

— Il faut que je comprenne. Peut-être que tout vient de là, ce blocage...

La Cruel

Elle se tait et pose la main sur son ventre. Il sait à quoi elle fait allusion.

— Très bien, mon amour. Je t'attendrai.

Adèle le fixe, soudain traversée par un éclair d'urgence mêlé de fragilité. Oscar pose ses lèvres sur les siennes. Un baiser long, chaud, sensuel. « Ne t'inquiète pas », souffle-t-il. Elle ferme les yeux et se laisse emporter. Elle aime cet homme pour sa douceur et sa compréhension – malgré les murmures de sa belle-famille. Comme si, dans sa lignée à elle, les femmes devaient toujours se battre pour aimer librement. Maggie n'aura pas eu cette chance. Elle, peut-être. Mais jusqu'à quand ? Leurs corps se cherchent, se retrouvent. Les mains s'accrochent à la peau, aux cheveux, aux vêtements. Les boutons sautent, la robe glisse, et dans cette maison sans rires d'enfant, ce sont les soupirs de plaisir qui, un moment, remplissent le silence.

10

Dans le cabinet du docteur Morel, rue des Petits-Champs, Suzanne s'assied face au dermatologue.

– Alors, madame Fournier, ce visage ?

C'est sa troisième visite. Le docteur, homme sobre et émacié, qui porte une blouse blanche, n'a rien de chaleureux. Suzanne s'est installée au bord du fauteuil. Il allume sa lampe pour l'examiner plus en détail. Des petites lunettes rondes sur le bout du nez, il prend son menton entre le pouce et l'index et lui fait doucement tourner la tête. Sur le visage de Suzanne, les rougeurs à la base du cuir chevelu, autour de sa bouche et de son menton sont moins visibles, les croûtes sont tombées, la peau s'est assouplie.

– C'est bien moins enflammé. Vous avez suivi le traitement que je vous ai prescrit ?

– Non, Docteur, pas tout à fait, répond-elle un peu gênée.

– C'est-à-dire ? demande-t-il, étonné, presque vexé.

– J'ai testé votre crème, je n'ai pas vu d'amélioration, mais je m'en suis inspirée pour préparer la mienne.

Il plisse les yeux une seconde, songeur. Puis son regard s'aiguise.

– Intéressant. Et qu'y a-t-il dans la vôtre ?

– 10 % de cire d'abeille, 60 % d'huile de calendula, un peu de miel pour adoucir... et 15 % de souci macéré.

Le médecin recule un peu, la fixe, surpris de voir de si bons résultats avec une composition aussi simple. Ses doigts pianotent sur le bureau.

– Vous pourriez en refaire ?

– Oui, certainement. J'ai préparé des versions différentes, améliorées, recommencées en fonction des résultats.

Le visage du médecin s'éclaire.

– Parfait, madame Fournier... Dans ce cas, apportez-moi un pot ou deux que je teste votre préparation sur d'autres patients

eux aussi atteints de psoriasis. Si votre crème fonctionne, nous pourrions en élargir l'utilisation.

Suzanne n'est pas sûre d'avoir bien compris.

– En élargir l'utilisation ?

– Oui, je pourrais en parler dans le corps médical et peut-être même... vous aider à trouver un débouché. Officiel.

Elle ouvre de grands yeux, retient un souffle.

– Vous croyez vraiment que...

– Je ne promets rien. Mais c'est rare de tomber sur un produit artisanal qui donne de vrais résultats. Et vous, apparemment, vous êtes douée.

Il tend le bras, décroche son carnet, y griffonne une note.

– Pour aujourd'hui, je vous fais cadeau de la consultation. Et si vous en avez besoin, voici de quoi trouver vos ingrédients chez l'herboriste au numéro 11 de la rue. Vous le connaissez peut-être ?

– Oui, bien sûr...

– Tant mieux, leurs produits sont de très bonne qualité. Mais pour une fois, M. Bonnet les mettra sur mon compte. On va dire que c'est un investissement.

Elle sourit, émue. C'est la première fois qu'un professionnel la prend au sérieux.

– Merci, Docteur. Je... je vous apporte deux pots dès demain, avec ma composition.

– Entendu. Je vous dirai ce qu'on peut en faire.

Le médecin regarde ses longs doigts fins, aux ongles cassés, qui plient soigneusement le papier dans son cabas.

– Et vos brûlures sur vos mains, ça va mieux aussi, je vois ?

– Oui je me masse avec la même crème, tous les soirs, avant d'aller me coucher.

– Hum... Alors c'est noté. Je vous attends demain, lâche-t-il en se frottant les mains.

Suzanne remercie, récupère son manteau, puis sort du cabinet le cœur plus léger. Pour la première fois depuis longtemps, son rêve n'a plus l'air d'un mirage.

Dehors, l'air frais la saisit. En levant les yeux vers l'horloge suspendue à l'angle de la rue, elle réalise qu'elle a tout juste le temps d'un petit détour avant de rejoindre les Grands Boulevards et de

récupérer les enfants à l'école. Elle est tout près. Elle remonte d'un bon pas la rue des Petits-Champs. Bientôt, elle pousse la porte en bois vitrée de l'herboristerie du Palais-Royal. Une clochette tinte doucement au-dessus de sa tête. À l'intérieur, un parfum d'eucalyptus, de thym séché, de fleurs fanées et de racines broyées flotte entre les étagères chargées de bocaux en verre. Elle respire profondément. Elle adore cette odeur. Par chance, il y a peu de monde.

– Bonjour, monsieur.

L'herboriste, petit homme à la barbichette grise et aux yeux vifs, occupé à remplir un sachet, relève la tête.

– Ah, madame, bonjour. Comment puis-je vous aider ?

– J'ai une ordonnance. Enfin, presque. Le docteur Morel m'a donné ça.

Elle sort le papier plié, le lisse sur le comptoir. Dessus, une liste d'ingrédients notés de la main du médecin, avec une mention à la fin : « À mettre sur la note du docteur Morel ». M. Bonnet hausse un sourcil.

– Tiens donc... Le docteur Morel s'intéresse aux plantes, maintenant ?

Il la regarde, curieux, puis revient à la liste.

– Cire d'abeille, macérât de souci, huile de calendula... Eh bien, c'est du sérieux. C'est pour lui, tout ça ?

Suzanne hoche la tête, un peu gênée.

– Il veut tester ma crème sur des patients. Il dit qu'elle a du potentiel. Je vais lui en préparer.

L'herboriste esquisse un sourire admiratif.

– Alors, on va peser ça avec soin. Car si elle fonctionne vraiment, vous pourrez la vendre en magasin. Mais avant, il faudrait la protéger en déposant un brevet. L'époque est aux inventions et aux innovations. Pensez-y.

– Un brevet ? répète-t-elle, rêveuse. Mais combien cela coûte-t-il ?

– Aux alentours de cent francs, il me semble.

Suzanne n'a pas cette somme. Elle devra attendre. L'herboriste se met à l'ouvrage, mesurant et versant chaque ingrédient dans un pochon de papier brun, avant de les glisser dans un petit sac ficelé. Suzanne remercie et ressort de la boutique, serrant le sachet contre elle comme un trésor. Dehors, la pluie froide recommence à tomber. Mais elle ne s'en soucie plus.

11

Dans sa petite chambre mansardée, Jeanne est de nouveau allongée aux côtés de Baptiste Monsard. La pluie tambourine doucement contre la lucarne. Le poêle à charbon, enfin réapprovisionné, diffuse une tiédeur bienvenue. Un filet de fumée grise s'échappe dans les combles. L'homme, nu sous une chemise entrouverte, repose sur le dos. Il fume une cigarette, les paupières à moitié closes, l'air repu. Son crâne dégarni luit sous la lumière tremblante d'une bougie.

– Tu sais quoi ? J'ai appris que la Comédie-Française cherche une habilleuse, glisse-t-il entre deux bouffées.

Elle tourne la tête vers lui, soudain attentive.

– Une habilleuse ?

– Mm... pour le service costumes. Une des filles est tombée malade, paraît-il. Je pourrais peut-être te recommander. Si tu sais coudre. Et repasser, évidemment.

Il la regarde, sourire en coin, presque tendre.

– Bien sûr que je sais, répond-elle. J'ai des doigts de fée. C'est ma mère qui m'a tout appris.

Elle voit déjà la porte entrouverte, l'esquisse d'un autre possible. Baptiste écrase sa cigarette dans une vieille soucoupe ébréchée. Il se tourne vers elle, un bras lourd posé sur le matelas.

– Alors je peux souffler un mot, oui. Mais tu t'en doutes... une faveur comme celle-là, ça se paie.

Il n'a pas haussé la voix. Il est juste là, sûr de son pouvoir. Il tire le drap vers lui, laissant apparaître ses seins dans la lumière vacillante.

– Quand je veux, où je veux, ajoute-t-il simplement, en les effleurant du regard. Ce n'est pas grand-chose...

La Crue

Elle ne répond pas tout de suite. Une seconde. Deux. Puis elle hoche la tête, le regard perdu vers le mur écaillé. Quel autre choix ? Elle prend sur elle. Encore.

12

Les nombreuses lampes allumées dans le grand salon tentent de compenser la grisaille d'un ciel capricieux. Au centre, Madeleine se tient bien droite, les bras légèrement écartés, presque immobile. Une toile blanche est serrée contre sa poitrine. Elle porte un patron rigide, maintenu par des épingles. Le couturier agenouillé à ses pieds – mètre ruban autour du cou, épingles en bouche –, s'affaire, les doigts fébriles. Il murmure des mesures qu'une jeune assistante note à la volée.

– Ne bougez pas, mademoiselle. Et respirez moins fort, s'il vous plaît.

Respirer moins fort ? Encore faudrait-il pouvoir respirer tout court. Au moindre soupir, elle sent que les aiguilles vont l'embrocher vive. Dans le canapé, Françoise observe la scène. Dans ses mains, elle trie les échantillons de tissus apportés plus tôt : taffetas, mousseline, crêpe de soie. Son choix s'arrête sur un satin jaune poussin, éclatant et doux à la fois.

– Voilà ce qu'il faut. Une couleur qui respire la jeunesse, l'éclat, la fraîcheur.

Elle se lève, s'approche de sa fille et plaque l'étoffe sur sa peau avec satisfaction.

– Tu seras divine, souffle-t-elle, presque pour elle-même. Il le faut. Le dîner de vendredi est important. Ce garçon est un excellent parti.

Madeleine baisse les yeux. Ses épaules tirent, le patron la démanche, elle en a assez.

– Maman...

– Pas de discussion, tranche Françoise d'un ton sec. Tu ne vas pas vivre d'illusions toute ta vie... Et puis, qui sait ? Peut-être que tu l'aimeras au premier regard. Peut-être que si ce n'était pas moi qui te le présentais, tu dirais oui sans hésiter. Tu dis non pour

La Crue

me contrarier parfois, je te connais. Ce garçon te plaira, j'en suis sûre.

Elle tente un sourire, sans laisser le moindre doute.

– Tu es notre fierté, Madeleine. Alors, ne gâche pas ce que tu pourrais devenir.

Madeleine hoche la tête en soupirant. Son regard vers le ciel, qui se couvre.

13

La loge d'Augustine est minuscule, tout en longueur, coincée au rez-de-chaussée du 8, rue Saint-Paul. Une pièce unique, aux murs défraîchis, au sol de linoléum usé, percée d'une fenêtre donnant sur la rue. Un plafonnier jette sa lumière blanchâtre sur la nappe en toile cirée. Sur la table, un vieux pot à confiture sert de vase à un bouquet d'œillets – cadeau de Suzanne. À côté, des aiguilles, des ciseaux, un mètre ruban et une boîte en fer remplie d'épingles et de bobines de fil. Assise sur une chaise, les sourcils froncés, Jeanne s'acharne à faire passer le fil dans une chute de tissu. Elle apprend à coudre.

– C'est pas vrai, j'ai deux mains gauches, murmure-t-elle en tirant sur le point de travers.

La toile se fripe, l'aiguille résiste, le fil casse net. Elle soupire, jette un regard à Augustine.

– Je n'y arriverai jamais... Ils vont s'en rendre compte dès le premier jour.

– Personne ne va rien voir, répond Augustine, assise en face d'elle. C'est juste que tu n'as jamais tenu une aiguille, faut bien un début !

Jeanne pique à nouveau et se blesse le doigt. Elle marmonne un juron étouffé. Augustine l'encourage.

– On recommence, on rate, on recommence encore. C'est comme ça qu'on apprend !

Jeanne reprend la petite bobine rouge, tire un fil et s'échine à le passer dans le chas minuscule de l'aiguille, concentrée comme une écolière.

– Doucement, ma petite, doucement, ce n'est pas un combat, c'est de la patience, dit Augustine en la rejoignant avec un sourire.

Jeanne souffle, tendue. Augustine prend ses mains, repositionne le tissu, montre le geste. Puis elle farfouille dans sa boîte en métal à la recherche de quelque chose. Elle lui tend un vieux dé cabossé.

La Crue

– Tiens, mets ça. À force de te piquer, tu vas tacher tes habits !
Au même moment, la porte s'ouvre. Raoul et Cécile, les enfants de Suzanne, débarquent comme des flèches.

Ils se jettent dans les bras d'Augustine.

– Grand-Mère !

– Ouh là, attention mes chéris, j'ai une apprentie à ne pas casser. Elle débute.

Raoul la salue poliment, Cécile la regarde avec curiosité.

– Vous êtes qui, madame ?

– Personne, dit Jeanne.

Peut-être qu'à force de persévérance, elle va devenir quelqu'un.

Madeleine, dans son rôle de composition, entre dans l'enceinte de l'Observatoire, cape retournée, capuchon rabattu sur la tête, silhouette discrète dans l'air humide du matin. Dans la guérite, le gardien la reconnaît sans mal.

– Déjà debout, Juliette ?

– J'ai peu dormi, répond-elle dans un demi-sourire.

Une fois dans le bâtiment, elle longe les couloirs familiers, passe près du réfectoire, y jette un coup d'œil. Un murmure calme s'élève du petit groupe d'hommes qui prennent leur café. Elle les balaye du regard. Celui qu'elle cherche n'est pas là. Elle baisse la tête, traverse la salle en direction du cagibi, pose son manteau sur la patère et sort les affaires de son sac, dont une pochette cartonnée qui contient l'essentiel. Ce matin, elle ne nettoiera pas tout de suite les tables. Elle a mieux à faire. Pourtant, alors qu'elle s'apprête à filer par le couloir, la vieille cantinière la repère.

– Dis, tu files où comme ça ?

– Je reviens, promis.

Madeleine s'éclipse rapidement. Elle grimpe les marches, son carnet et ses graphiques serrés contre elle. C'est la première fois qu'elle va oser lui parler. Elle frappe sur le bois foncé, attend une réponse qui ne vient pas, entrouvre finalement la porte du bureau d'Antoine Lefèvre. Il est là, de dos, concentré devant une carte de Paris accrochée au mur, crayon à la main.

– Monsieur Lefèvre ?

Il se retourne, surpris. Chemise froissée, gilet déboutonné, cheveux en bataille, cernes sous les yeux, son regard glisse sur elle sans vraiment s'arrêter.

– Que puis-je pour vous ?

Madeleine reste un instant immobile. Elle détaille ses mains tachées d'encre, la courbe grave de son front, son nez long et droit – cette beauté silencieuse, austère, qui la frappe à chaque fois.

– Je suis désolée de vous déranger, monsieur, mais... je crois qu'il faut regarder ça. Ce sont mes relevés sur les précipitations et les nappes phréatiques. Depuis l'orage de novembre qui avait déjà fait déborder un égout et inondé une galerie du métro, le niveau monte trop. Si ça continue, la crue sera inévitable.

Lefèvre hausse un sourcil, déroule les graphiques et les observe en silence. Son regard va de la courbe bleue au visage tendu de Madeleine. Dans ses yeux verts, il perçoit une acuité troublante.

– On s'est déjà croisés, non ? Vous... travaillez à la cantine, c'est ça ?

Ses joues s'empourprent, elle n'aurait jamais imaginé qu'il l'ait remarquée. Ses doigts serrent machinalement le tissu de son tablier.

– Oui. Mais je suis aussi météorologue. Formée seule et passionnée.

Il rit, d'un petit rire, à mi-chemin entre l'amusement et l'incrédulité.

– Vraiment ? Alors, que préconisez-vous, mademoiselle ?

Il lui demande son avis. Elle croit y lire une ouverture, une chance et plante son regard dans le sien.

– Les sols sont saturés. Il faudrait au moins alerter les autorités, penser à ériger des digues temporaires, prévoir pour...

Il ne la laisse pas finir. Un sourire étire ses lèvres.

– C'est très zélé de votre part et charmant pour une serveuse de vouloir construire des digues mais, sans vouloir vous offenser, il y a des ingénieurs pour étudier tout ça. Des professionnels, en somme. À moins que vous ne souhaitiez prendre ma place ?

Quelque chose vacille en elle. Une gêne sourde, comme un froid soudain. Il roule le papier entre ses mains, avec une douceur presque gênante.

– La Seine est un fleuve calme, mademoiselle, ne vous alarmez pas autant. Elle gonfle mais ne sortira pas de son lit. Vous verrez, dit-il, lui tendant son rouleau.

Madeleine ne bouge pas. Son visage reste impassible, mais en elle, tout s'effondre. Elle avait cru que ses mots compteraient,